
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 11 h 08

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

4 octobre 1997

Au delà des mots

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Samedi 4 octobre 1997

Le Devoir • p. B1 • 709 mots

Festival International de Nouvelle danse

Au delà des mots

Martin, Andrée

Mardi et mercredi prochain, l'Agora de la danse ouvre ses portes aux chorégraphes Andrea Leine et Harijono Roebana. Littéralement révélés lors du dernier FIND en 1995, ils reviennent nous présenter The Circle Effect. L'une des belles surprises du festival.

La danse des Néerlandais Andrea Leine et Harijono Roebana va bien au delà des mots. Elle est mouvement organique, jeu corporel et dialogue sonore. Difficile à cerner, elle procure chez le spectateur un plaisir relevant de la sensation pure, et non de l'intellect. Leur danse n'est pas faite pour être comprise, mais pour être vécue et ressentie au moment même où elle se fait, devant nous.

Aussi, parler du travail chorégraphique de ces deux créateurs, c'est un peu parler de l'impalpable et de l'innommable.

«Nous espérons que les gens, lors de la représentation, arrêtent d'essayer d'interpréter ce qu'ils voient, pour regarder seulement ce qui se passe, explique Harijono Roebana. Dans notre danse, nous nous concentrons plus sur l'exploration et le développement de différentes qualités de mouvement. Nous n'essayons pas de construire ou de communiquer une histoire. Nous utilisons beaucoup notre intuition pour voir ce qui va sortir du corps et se passer avec le mouvement lors du travail en studio. Dans nos

Ravestein, Leoni

Ederson Rodrigues Xavier et Andra Leine dans The Circle Effect

chorégraphies, c'est le mouvement qui inspire une structure. Évidemment, c'est un peu abstrait comme travail.»

Il demeure difficile de savoir si le succès unanime remporté par *Glottisdans*, présenté en première mondiale à l'édition 1995 du FIND, a à voir avec l'aspect non dramatique et non théâtral de leur travail chorégraphique. Mais une chose est certaine, l'énigme qui se dégageait de cette oeuvre, et le charisme des danseurs comme de leur danse, étrange, légèrement désaxée, excessivement fluide et organique, y était pour quelque chose. Assis en face de cet événement chorégraphique à la fois beau et incompréhensible, on n'avait d'autres choix que de se laisser envoûter, tout simplement. Chercher à en élucider le pourquoi et le comment aurait été probablement une erreur.

Une histoire de mouvement

Pour leur second passage au FIND, ils ont choisi de présenter *The Circle Effect*, une oeuvre pour cinq danseurs, un peu antérieure à *Glottisdans*. Comme pour cette dernière, *The Circle Effect* est d'abord et avant tout une histoire de mouvement et de mise en situation physique. Les deux créateurs se gardent

© 1997 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-19971004-LE-043

toujours de faire une lecture psychologique de leur vocabulaire chorégraphique.

«Dans notre danse, l'usage que nous faisons des jambes est similaire à celui des bras. Nos danseurs doivent avoir une conscience très aiguë du corps. Parfois nous utilisons des mouvements très doux, et à d'autres moments on se concentre sur l'attaque du geste. Nous cherchons à utiliser toutes les qualités de mouvement, et ce n'est pas parce que nous voulons créer différents styles, mais plutôt parce que ces qualités font partie des nombreuses possibilités du mouvement corporel.» Chez Leine et Roebana le corps est donc un foyer dynamique et énergétique, et non un territoire générateur de drames.

Toutefois - et étrangement -, on ne peut pas tout à fait comparer leur travail à celui de Merce Cunningham, maître incontesté de la danse postmoderne américaine, et éminent défenseur de l'abstraction en danse.

Chez Cunningham, on assiste à une sorte d'évolution souvent aléatoire de mouvements, une juxtaposition de formes corporelles dont le but est volontairement d'empêcher toute espèce d'interprétation dramatique ou émotive. La jouissance est ici purement formelle, et dans certains cas, dynamique. Dans les oeuvres des deux artistes hollandais, il y a un petit quelque chose de différent, et peut-être même de plus. *«Nous cherchons toujours à trouver une forme simple en terme visuel. En même temps, nous travaillons à créer une grammaire dansée qui soit l'expression de notre temps. Dans la construction de notre danse, nous cherchons à y intégrer des formes et des structures exprimant ce qu'il y a autour de nous.»* Malgré un

caractère abstrait, l'être humain demeure présent au coeur du mouvement. Les chorégraphes ne tiennent pas à évacuer dans leurs pièces la part inconsciente de l'humain. Aussi, retrouve-t-on l'émotion à même chacun des gestes des danseurs, une émotion pure, profonde, organique, non définissable.

Droulers et les trafics d'influences

Pierre Droulers a beaucoup bourlinguer. Élève de Robert Wilson au début des années 70 à Paris, il poursuit ses recherches et sa formation en 75, auprès du metteur en scène polonais Grotowski. Adeptes de la *«free dance»* et du *«free jazz»*, il crée *Hedges* en 1979, un solo improvisé sur la musique «live» de Steve Lacy. Aujourd'hui, presque vingt ans plus tard, il est devenu l'une des figures les plus en vue de la nouvelle danse belge, dont on connaît déjà bien les Anne Teresa De Keersmaecker et Michèle Anne De Mey. Ses oeuvres portent des noms aussi divers que *La Jetée* (1983), *Midi-Minuit* (1985) présentées à Montréal en 1986, *Mountain/Fountain* (1995), et sont l'expression même de sa fascination pour les trafics d'influences entre les différentes disciplines artistiques.

De nouveau en visite à Montréal, il présente le 7 octobre (seulement) au théâtre Maisonneuve, *De l'air et du vent*. Avec cette dernière création, Droulers réaffirme son goût pour la diversité en mélangeant allègrement et sans scrupule, la danse, les actions théâtrales, la suspension du temps et le *farniente*. Avec une sorte de nonchalance intrinsèque à la structure même du spectacle, le travail du chorégraphe s'inscrit dans la lignée des Platel, Stuart et Wandekeybus. Aussi impalpable que l'air et difficile à circonscrire que le

vent, cette pièce pour cinq danseurs étonne et fascine par la quantité et la diversité de ses propositions physiques et dramatiques. La lenteur y côtoie le délire, la raison et la passion, dans une danse rappelant en certains points les Américains Steve Paxton et Trisha Brown. À prendre tel quel.